DIXIÈME ANNÉE — N° 443 — On s'abonne au Bureau du Journal : 17 ; RUE DE L'ANNONCIATION à PARIS (16 Arr.) et dans les Bureaux de Poste — SAMEDI 22 DECEMBRE 1917

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.
LE NUMERO:
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence MURATET & Cie
89, rue d'Houteville
TÉL. : NORD 71-11

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.
Les Abonnements ne peuvent être souscrits pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois.
LE NUMERO:
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —
AuxBureaux du Journal seulement et par poste

L'ÉDUCATION DES ADOLESCENTS

Nous commençons aujourd'hui la série d'études que nous avons annoncée sur l'éducation des adolescents.. Nous ne pouvions pour le sujet de cet article nous adresser à quelqu'un qui fut mieux qualifiée que Mme de Witt-Schlumberger, La présidente de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes a élevé 7 enfants dont cinq fils selon les principes qu'elle expose. Et toute sa vie a été vouée à la défense et à la protection des jeunes filles victimes de la démoralisation, qui résulte de la fausse conception des rapports de l'homme et de la femme, en nos civilisations.

Elle est en effet depuis de longues années Présidente du Patronage des jeunes détenues et libérées, *et dignitaire active de* l'Association contre la traite des Blanches. *On voit par là quelle grande autorité possède sa parole en ce sujet délicat.*

Il est étrange qu'à une époque éclairée et scientifique comme la nôtre une pareille question puisse encore être posée. Je dirai surtout qu'il est triste de constater qu'elle se pose encore et même qu'elle a été fréquemment résolue par la négative.

A notre avis le problème revient à dire :

Une ligne de conduite morale est-elle nécessaire dans la vie ?

Lorsqu'on prévoit un combat vaut-il mieux être armé ou sans défense ?

Ne taxons pas d'absurdes de pareilles questions comme elles sembleraient le mériter car malheureusement, la conduite de beaucoup de parents vis-à-vis de leurs enfants semble répondre en fait :

« Nous ne préviendrons pas nos enfants des périls et des tentations qui les menacent dans la vie sexuelle, donc nous ne les armerons pas.

Nous examinerons minutieusement avec eux tout ce qui concerne leurs intérêts pécuniaires ou leur carrière ; mais en ce qui concerne le grand trésor de la transmission de la vie, confié à tout être normal, nous nous tairons ; et nous semblerons ignorer les luttes et les tempêtes qui à certain âge et à certains moments de la vie peuvent bouleverser l'âme et le corps de nos enfants.

Ou bien, si nous avons quelques troubles de conscience, nous nous bornerons à leur adresser de vagues encouragements à une bonne conduite désirable et avantageuse d'ailleurs dans la vie »

Les parents ne prononcent certes pas ces paroles, mais la conduite qu'ils tiennent vis à vis de leurs enfants pourrait être interprétée ainsi et un nombre considérable de parents agissent envers leurs enfants à cet égard comme des parents cruels et dénaturés quelle que soit du reste leur affection paternelle ou maternelle.

C'est à peine s'ils mettent leurs fils en garde contre le danger terrible, pour eux-mêmes et pour leur descendance des maladies vénériennes si contagieuses et auxquelles les expose la mauvaise conduite.

Les mères ont à cet égard une responsabilité toute particulière ; si l'idéal de moralité des hommes est si souvent peu élevé, la faute en revient en partie aux femmes qui n'ont pas su exiger autour d'elles une atmosphère pure et noble.

Les femmes ont trop souvent accepté sans protester la théorie du *mal nécessaire* qui leur était inculquée par des hommes de leur entourage. Elles devraient au contraire maintenir avec fermeté qu'il n'y a *pas* de mal nécessaire et que les jeunes gens doivent arriver au mariage purs comme leurs sœurs. C'est à nous, mères, à l'enseigner à nos fils.

Nous devons donc à nos fils une instruction et une éducation sexuelle ; je dis instruction et éducation : instruction relative aux phénomènes physiques ; éducation relative à la tenue morale et à la responsabilité sociale.

La tâche serait du reste moins délicate et moins difficile si nous la commencions de très bonne heure et la poursuivions graduellement.

Déjà à 4 ou 5 ans beaucoup d'enfants commencent à poser des questions sur les mystères profonds de la vie, *questions auxquelles il importe de ne jamais répondre par un mensonge.* On se croit mensonge permis et on ne réfléchit pas qu'en tant qu'éducateur on commet un abus de confiance lorsqu'on trompe un enfant. On n'est assurément pas tenu de *tout* dire mais on n'a pas le droit de dire ce qui est *faux*.

Il est si facile d'ailleurs d'intéresser les enfants aux grandes lois générales de la nature en leur parlant des fleurs et de leur fécondation par la jolie poussière de pollen que dépose tendrement l'étamine sur le pistil. Sans le pollen nous n'aurions plus de graines et plus de jolies fleurs, la loi de reproduction régit les fleurs se retrouve dans la nature à tous les degrés de l'échelle des créatures vivantes avec des manifestations plus ou moins différentes.

Tout cela on peut le faire comprendre ou presque le faire deviner à mesure que l'enfant avance en âge.

Quand l'enfant demande d'où est venue la nouvelle petite sœur on peut répondre gravement : « Je te le dirai plus tard, tu es trop petit, tu ne comprendrais pas encore ». Mais dès que l'enfant pose des questions fréquentes qu'on peut juger qu'il est préoccupé, il faut le satisfaire peu à peu sans entrer dans les détails, mais le satisfaire en ce qu'il ne cherche pas à s'éclairer en dehors de ses parents.

J'ai entendu cette conversation entre un enfant de neuf ans et un autre de sept ans. Les petites têtes étaient penchées l'une près de l'autre. Le sujet de la conversation était évidemment gênant et transformation souvent pénible et gênante, elle serait privée dans l'avenir du bonheur d'avoir des enfants.

Je répète que pour les filles comme pour les garçons, les enseignements doivent être donnés graduellement et sous un jour scientifique qui diminuera les secousses morales et les froissements de la pudeur que certaines se rappellent avec épouvante.

Point n'est besoin d'entrer dans le détail et certains rapprochements se feront tout naturellement dans l'esprit des adolescents et leur feront deviner les points les plus difficiles à aborder.

Les jeunes filles aussi bien que les jeunes gens ont le droit de connaître les dangers qu'entraîne la mauvaise conduite et la nécessité d'une vie pure. Dans la classe modeste et plus exposée aux dangers et aux tentations, ces connaissances leur seront une protection personnelle et une mise en garde ; dans la classe dite « bourgeoise » il est nécessaire aussi que la jeune fille ait quelques notions sur les réalités de la vie ainsi que sur les droits et les responsabilités des femmes.

Une dernière question se pose : qui donnera aux adolescents des deux sexes l'instruction et l'éducation sexuelle nécessaire ?

Il est bien certain que cette tâche revient aux parents en premier lieu et surtout aux mères qui sentent généralement d'une façon plus intense leurs devoirs de protection envers leurs enfants. Elles seront aussi, pour recommander la pureté à leurs fils, moins gênées par leurs souvenirs que les pères dont la jeunesse n'aura pas toujours été tournée vers un idéal élevé.

Mais si les parents ne s'acquittent pas de ce devoir moral et même de simple prudence envers leurs enfants, mieux vaut encore à mon avis qu'un tel enseignement, malgré sa délicatesse extrême, soit donnée par les éducateurs plutôt que de ne pas être donné du tout, comme c'est souvent le cas actuellement.

Nous n'aurions pas à déplorer au même degré terrible, le développement des maladies vénériennes qui s'est produit depuis la guerre, si la connaissance du péril vénérien était plus répandue dans toutes les classes de la société.

Donc pour répondre en terminant au titre même de cet article, j'affirme qu'une éducation sexuelle est nécessaire aux adolescents, qu'elle s'impose et que les parents qui négligent de s'en occuper, accumulent autour de leurs enfants des dangers physiques et moraux dont ils sont responsables au premier chef.

De Witt-Schlumberger,

Présidente de la Section de l'Unité de la Morale et de la Répression de la Traite des Femmes, au Conseil National des Femmes Françaises.

(1) Nous recommandons particulièrement la brochure du Dr Good « Hygiène et Morale », déjà vendue à plus de 100.000 exemplaires et qu'on peut se procurer chez lui à la Motte-Saint-Héray (Deux-Sèvres). Nous ne craindrions même pas de la donner à lire à une jeune fille de 15 à 20 ans.

Notes d'Actualité

Le Préjugé du Ménage

Petit scandale dans la Presse cette semaine. Parmi d'autres, plus pressants, plus tragique, celui-ci qui n'est que d'opinion, obtient les honneurs d'un écho de la *Liberté*. Quoi ! s'écrie notre confrère, en sommes-nous là qu'on ose « sérieusement » proposer des choses pareilles ! Qu'une grave conférence pédagogique les entende et n'en frémisse point, qu'un Conseil Départemental — et de quel Département ! — en prenne la responsabilité et même les enregistre sans protestation ? Et il conclut avec une aigre-douceur non dissimulée : le progrès va vite, mais ces dames sont vraiment un peu pressées.

Qu'est-ce à dire ? S'agirait-il de détrôner le vice-recteur pour asseoir une vice-rectrice sur le fauteuil vice-rectorial ? Ou serait-ce plutôt la vieille question des salaires qui viendrait d'obtenir un vœu et peut-être un vote de faveur ? Vous n'y êtes pas, c'est d'instruction ménagère qu'il est question et c'est une institutrice de la Seine qui propose de faire entrer cette science dans le programme... des garçons; d'où les hélas et les holà de la partie adverse.

Holà vous-même, Monsieur ? Craindriez-vous qu'on ne gâtât le métier, le métier d'homme, s'entend? C'est qu'il n'est déjà plus ce qu'il était et que, au jour d'aujourd'hui, pour trente-six raisons, il y a pas mal de bons garons qui sont obligés de se tirer d'affaire... sans femmes. Alors, des gens simplistes ont pensé qu'il valait mieux leur faciliter ce que Verlaine, ne nous déplaise, appela « une œuvre de choix ».

Cà, c'est une manière d'envisager la question, la manière « urgence », mais nous avons en rayon, Monsieur, tout un assortiment de raisonnements qui vous plairont mieux que celui-ci peut-être. Le raisonnement « vocation » par exemple : Connûtes-vous point tailleurs et cuisiniers, voire tailleur des Présidents et cuisiniers des Rois ? Puis donc que l'instruction ménagère peut révéler de pareils talents, on fera bien de la donner à ce futur Vatel ou à ce Jibby-habille-mieux qui, sans son secours révélateur, eussent peut-être fait un médiocre serrurier ou un mauvais peintre.

Il y a le raisonnement « sentiment ». Je n'en parlerai que pour mémoire : il n'intéresse pas tout le monde. C'est celui qui incite certains hommes à décharger leurs femmes de certaines tâches très rudes, très pénibles. Il concerne les tout-petits ménages et quelques autres aussi par le temps qui court, Un homme *débrouillé* vaut autant et peut-être plus qu'un *débrouillard* dans ces cas-là.

Il y en a encore d'autres et je pourrais continuer, telle Schéhérazade; mais quoi,confrère, songez-vous que l'instruction ménagère était jusque-là réservée aux femmes, comme les thés des grands magasins et comme les *Dames-Seules* ? Ré-ser-vée aux femmes !

Mais alors, ce n'est pas la proposition d'une institutrice qu'il fallait, pour l'imposer, mais bien une pétition d'hommes pour l'obtenir. De quoi vous plaignez-vous ? c'est un cadeau qu'on veut vous faire. Vive l'instruction ménagère, Monsieur !

Odette Bussard.

Les Anglaises aux Champs

Nous avons publié sous ce titre, dans un des précédents numéros, le récit des expériences de citadines s'exerçant aux travaux directs de la campagne. Voici une relation d'un autre genre de labeur : la direction d'une grande exploitation agricole :

Mon régisseur s'étant enrôlé dans l'armée de Kitchener, en 1914, il me parut évident que la meilleure manière pour moi de servir mon pays était de prendre sa place et de diriger ma ferme entièrement moi seule. Je n'ai pas eu à regretter ma décision. Le travail est des plus intéressants, et je me flatte que la ferme va au moins aussi bien qu'auparavant. D'un autre côté, je me suis aperçue que me servir moi-même de régisseur signifiait une grande augmentation de travail. Au lieu de donner mes ordres à un seul homme et de lui abandonner le soin de les faire exécuter, il faut que j'aille trouver chaque ouvrier en particulier, que je veille à ce que chacun soit à son ouvrage, et qu'il sache quoi faire quand il a fini sa tâche, pour ne pas qu'il y ait de temps perdu. Je dois m'assurer que tous les outils sont prêts à servir, que les graines, les engrais, les aliments pour les animaux sont commandés à temps, et aux prix les plus avantageux,que le bétail est bien soigné,et que le travail va bien dans tous les services.

Naturellement nous manquons de maind'œuvre, comme nos voisins ; mais j'ai la chance d'avoir un assez bon nombre de bons ouvriers qui ont passé l'âge militaire, qui me servent depuis de nombreuses années, travaillent bien et m'aident de toutes les manières. J'emploie aussi un certain nombre de femmes : deux dames qui ont fait des études pratiques spéciales expressément dans ce but, se sont chargées entièrement du bétail et de la laiterie à la place de deux garçons de ferme qui s'en occupaient autrefois, et des femmes de village, pour la plupart filles ou femmes de mes ouvriers, viennent aider selon la saison à la cueillette des fruits, à sarcler, desherber, etc.

Ma ferme a une étendue d'environ 350 acres, dont 40 environ sont consacrés aux fruits et légumes, et environ 60 au pâturage, le reste étant labourable. Une grande partie de ce reste est propre à la culture du blé, dont j'ai essayé de produire la plus grande quantité possible, et aux autres céréales. Les pommes de terre ne viennent pas bien par ici, mais j'en fais pousser un peu chaque année, ainsi que des haricots, des pois, de l'avoine, de l'orge et du trèfle. Un des principaux secrets pour réussir la culture est de prévoir longtemps d'avance de faire labourer la terre le plus tôt possible après la récolte, et de semer à temps. Naturellement, il faut compter avec le temps qui souvent renverse les plans les mieux établis, mais si tout est prêt de façon à profiter de la première occasion, on a les chances de son côté, tandis qu'il est très difficile de se rattraper si on se laisse une fois déborder par l'ouvrage.

Une chose importante est d'employer au meilleur usage la force des hommes et des chevaux. Quand il y a tant de choses à faire à la fois, il est quelquefois difficile de savoir ce par quoi il vaut mieux commencer ; c'est presque toujours un mauvais système de faire quitter un ouvrage pour en entreprendre un autre. J'ai maintenant deux chevaux en plus des quatre attelages que j'emploie régulièrement à la charrue. Ces deux chevaux de surplus ont été surtout employés par les dames qui travaillent pour moi, les unes comme élèves, les autres comme ouvrières payées.

La vie d'une fermière est très occupée. Il faut sortir de bonne heure pour voir si chacun est à son ouvrage, et si l'ouvrage se fait bien. Puis viennent les lettres à répondre, un grand nombre de visites à recevoir ; tantôt c'est un marchand qui veut savoir si vous avez des porcs à vendre, le charpentier qui désire que vous jetiez un coup d'œil sur la réparation qu'il est en train de faire, un voisin qui envoie emprunter quelque outil, ou vous demander de boucher un trou dans une palissade, un voyageur qui apporte des échantillons d'engrais ou de nourriture pour le bétail. Puis c'est une nouvelle visite aux champs, mais peut-être le temps a changé et il faut alors changer aussi les tâches ; ou bien les hommes ont fini leur ouvrage dans un champ et veulent savoir ce qu'ils doivent faire ensuite. A 10 heures les hommes ramènent les chevaux, leur donnent à manger et ont une heure pour déjeuner eux-mêmes ; ils repartent vers 11 h. 1/2 et travaillent jusqu'à 3 heures où de nouveau ils font manger les chevaux et mangent eux-mêmes puis ils reviennent soigner les chevaux et les rentrer pour la nuit. Les hommes de journée viennent travailler à 6 heures et travaillent jusqu'à 5 h. 1/2, ils ont une heure pour déjeuner à 8 heures, et à 1 heure pour dîner.

Il faut souvent que la fermière mette la main à l'ouvrage elle-même ; en plus du travail quotidien, elle a à s'occuper de l'achat et de la vente du bétail, elle doit fréquenter les marchés et les ventes, et depuis la guerre on demande aux fermières une assez grande quantité de travail public. Des comités d'agriculture de guerre ont été nommés dans chaque comité pour examiner toutes les questions relatives à la production, au travail de la terre, etc. J'ai eu ma bonne part de cette besogne.

K. M. Courtauld,

Traduit du *Common Cause*,par Alice Berthet.

Contre la Propagande défaitiste

Toutes les vraies Françaises sont douloureusement indignées des intrigues sournoises, des machinations longuement ourdies contre la France, dont de trop nombreux scandales révèlent maintenant l'existence. Celles qui ressentent le plus cette tristesse et cette indignation sont les mères, les épouses et les sœurs qui ont perdu un ou plusieurs des leurs à la guerre ; quel dégoût elles éprouvent à découvrir que, pendant que les êtres chers mouraient pour la France, d'autres hommes ne songeaient qu'à s'enrichir ou à préserver leurs intérêts financiers. ne voyant dans la calamité universelle qu'une mauvaise affaire de Bourse !

Des femmes et jeunes filles d'un village normand ont osé exprimer ces sentiments dans l'adesse suivante à M. le président du Conseil :

A monsieur le président du Conseil, ministre de la Guerre, Paris.

Nous, femmes de France, mères, épouses, sœurs des braves soldats normands, profondément indignées des scandales de trahison dont l'horreur a pénétré dans le fond de nos campagnes, nous nous soulevons toutes pour crier vengeance contre les traîtres qui tiraient dans le dos de nos chers braves, lorsqu'ils offraient leur sang, si vaillamment, à notre chère patrie.

A vous, monsieur le Président du Conseil, ministre de la Guerre, à vous l'infatigable lutteur, champion des justes revendications, à vous grand Français, grand patriote, l'honneur et l'hommage de notre admiration !

Nous nous rallions à votre drapeau, emblème d'énergie.

Avec vous, nous voulons le châtiment des coupables, la marche à outrance vers la victoire complète, rançon du sang versé et de nos sacrifices. Jusqu'au bout, nous saurons nous immoler pour venger nos morts, pour achever leur œuvre : faire une France plus grande, plus prospère, plus glorieuse encore et épargner à nos chers petits le retour de tant d'horreurs.

Nous avons la foi, monsieur le Président du Conseil, ministre de la Guerre, dans votre étendard ! Nous le suivrons, nous le signons :

(Suivent soixante-dix-neuf signatures.)

Etait-il trop tôt ? Eût-il mieux valu attendre la clôture des diverses instructions? Ce n'est sans doute pas l'avis de M. Clemenceau puisqu'il a répondu ainsi à Mlle Vincent, porte-paroles du groupe :

Mademoiselle,

Je ne sais comment vous exprimer l'émotion que j'ai ressentie en recevant de votre petit village du pays de Caux le touchant appel du plus pur sentiment français à l'homme qui se trouve aujourd'hui porter le poids des jours tragiques dans les passagères épreuves de l'immortelle patrie.

Soyez remerciée, mademoiselle, d'avoir bien voulu me transmettre une adresse qui me fait trop d'honneur, mais demeure le plus haut encouragement au devoir envers la France, soldat de l'humanité.

Les paroles de vos nobles compagnes ne permettent que la réponse des actes. Je m'incline bien bas devant la fierté des blessures arborées comme un drapeau sanglant dans la bataille. Je suis à vos côtés.

Il y a quelques semaines, dans un cantonnement du front, un général, devant sa troupe, faisait l'appel des frères d'armes tombés à l'ennemi. Une voix vibrante jetait au ciel l'orgueilleuse réponse : « Mort au champ d'honneur. » L'étendard s'inclinait, les cœurs battaient et l'on voyait trembler les mains au salut militaire.

Avec vous, voici que maintenant les mères, les filles, les épouses, les sœurs de ces glorieux morts se présentent pour passer la revue des poignantes douleurs qui n'ont pu faire jaillir de leur âme qu'un élan d'espérance, un cri de volonté.

Gloire à vous, femmes de France, sœurs de la grande paysanne lorraine, qui, d'un simple élan de cœur, nous donnez l'un des plus beaux traits de l'histoire.

Afin que toute la France entende résonner la voix de celles qui se dressent dans leurs misères pour attester que plus cruel est le sacrifice et plus rigoureuse la loi de ne jamais fléchir, l'appel des femmes d'Oherville, suivi des signatures, avec leurs qualifications d'héroïsme, sera inséré au « Journal Officiel » de la République française.

Ainsi ceux d'entre nous qui n'ont pas l'honneur d'être au front sauront qu'on y peut faire figure quand on veut, puisque partout, à tout moment, chacun peut accomplir, en mille formes, le grand devoir que les femmes d'Oherville ont trouvé le moyen de dépasser.

Veuillez leur offrir, mademoiselle, l'hommage de mon admiration fraternelle et agréer mes sentiments de respectueuse gratitude.

Clemenceau.

Carrières Féminines

ECOLE CENTRALE DE PUERICULTURE

(49, rue de Miromesnil)

Cette nouvelle institution a pour objet de former des directrices pour chambres d'allaitement, crèches et garderies ; elle peut aussi préparer du personnel toutes les œuvres qui s'occupent de puériculture ; elle peut, en outre, instruire des élèves qui veulent se perfectionner dans la puériculture. De nombreuses et hautes personnalités lui constituent un comité de patronage imposant. Elle a pour président d'honneur M. Paul Strauss, sénateur ; pour président, M. le Dr Lesage, médecin des hôpitaux de Paris ; pour vice-président, M. Emile Levasseur ; et pour secrétaire générale, Mme S. Cardane, inspectrice des crèches de la Ville de Paris. Le Conseil d'administration est composé de représentants d'œuvres parmi lesquels nombre de féministes éminentes ; les professeurs sont tous hautement qualifiés.

L'Ecole Centrale de Puériculture fait deux séries de cours par an (semestre d'hiver, semestre d'été).

Le prix du cours est de 50 francs, donnant droit à l'enseignement pratique et à l'enseignement théorique.

A la suite de chaque série, après examen, l'Ecole délivrera un diplôme à toute personne qui en sera reconnue digne. Un certificat d'études sera octroyé à toute personne qui n'aura pu obtenir le diplôme. L'inscription à une série permet l'inscription gratuite à une série ultérieure.

Prière de s'adresser, pour renseignements, à Mme Raymond Barbaud, secrétaire de l'Ecole, 49, rue de Miromesnil, Paris.

UN NOUVEAU TÉMOIGNAGE SUR L'AIDE AMÉRICAINE

J'ai eu l'occasion d'apprécier, l'efficacité de l'aide américaine dans la lutte qu'ils ont entreprise chez nous contre la mortalité infantile : Une pouponnière neuve, charmante, mais vide attendait son matériel pour accueillir 20 bébés d'ouvrières. En vain avait-on frappé à diverses portes françaises et le temps pressait. La Croix Rouge américaine sollicitée un jour envoie un délégué le lendemain ; il examine, questionne, repart et quarante-huit heures après, tout le matériel était accordé.

Dans les régions récupérées, comme dans les régions où débarquent en France les malheureux revenant des régions envahies, partoute la pitié américaine a dressé des infirmeries. des dortoirs, des hôpitaux, à l'usage spécial des enfants.

C'est elle qui organise une vaste tournée de conférences dans tout notre pays pour y répandre des notions de puériculture élémentaire. C'est elle encore qui veut former le corps d'infirmières puéricultrices qui nous manque tant.

Dans cette lutte contre la dépopulation la sollicitude américaine stimule, facilite encourage nos initiatives. Elle nous apporte l'esprit de réalisation, de décision rapide, ses méthodes hardies et l'appui de ses richesses.

Et certes on prend mieux conscience de l'estime que nos combattants morts et vivants nous ont gagnée dans l'univers quand on mesure la grandeur de l'effort que fait la généreuse Amérique pour empêcher notre race de disparaître.

Dr Clotilde Mulon,

Médecin aide-major, chef du service Médical de la Section Camouflage.

ACTIVITÉ FEMININE A L'ETRANGER

ETATS-UNIS

La grande victoire de novembre dans l'Etat de New-York donne le droit de vote à environ trois millions de femmes et elle a été obtenue par un referendum que plus d'un million d'homme ont voté. Les suffragistes espèrent que cette victoire en entraînera une autre plus décisive encore, à savoir l'amendement à la Constitution générale de la Fédération, qui donnerait le droit de suffrage à toutes les femmes des Etats-Unis. Dès le premier jour de la célébration de l'heureux événement, l'assemblée féministe new-yorkaise a adopté une résolution de recommencer la campagne, non plus dans chaque Etat séparément, mais en vue de cet amendement à la prochaine session du Congrès fédéral.

Il importe de faire remarquer que le succès n'a pas été obtenu par hasard et n'est pas dû uniquement à une pression de la dernière heure. De patients efforts et de longues années l'ont préparé. Déjà en 1854, une pétition portant 6.000 noms fut présentée à la Chambre basse et une autre de 4.000 noms au Sénat. Treize ans plus tard la Convention constituante votait contre le suffrage féminin par 225 non contre 19 oui. En 1880 les femmes de New-York obtenaient le droit de vote en matière scolaire ; puis il y eut une longue série de défaites de projets de loi conférant aux femmes le droit de vote municipal qui, acceptés par l'une des deux Chambres, étaient infailliblement repoussés par l'autre ; mais la majorité contraire à la réforme allait diminuant, elle n'était plus que de 2 non au Sénat et de 5 non à la Chambre en 1913. Les succès obtenus dans les Etats de l'Ouest ne pouvaient manquer d'avoir leur répercussion à New-York. Ajoutons que la sympathie du président Wilson pour le mouvement n'a pas été inutile.

Cependant, la plus grande part de mérite revient à la Société suffragiste dont l'organisation, l'activité et la persévérance devaient tôt ou tard avoir raison des obstacles.

La victoire féministe a été célébrée avec un enthousiasme indescriptible ; le « Woman Citizen » raconte que lorsque MM. Catt commença son discours par ce mot « Citoyennes », ce fut comme un flot qui rompt ses digues. Tous les orateurs insistèrent sur la responsabilité qui accompagne le droit de vote, que les femmes considèrent comme un mandat sacré, surtout en temps de guerre.

« Notre pays, dit Miss Shaw, a besoin de notre aide. Nos hommes sont partis se battre pour la patrie et pour la démocratie. Mais la guerre n'est pas rien que pour les hommes, la patrie fait appel à tous ses citoyens. »

DANEMARK

La Société des femmes danoises avait envoyé une pétition à la municipalité de Copenhague pour que deux femmes fissent partie du bureau central d'information du travail. Elle a reçu une réponse défavorable, l'assemblée du Conseil municipal ayant reconnu « qu'il n'y avait pas d'occasion d'augmenter le nombre des membres du Bureau ».

Comme il s'agit non pas d'augmenter le nombre des membres mais de mettre deux femmes à la place de deux hommes, la Société féministe ne se tient pas pour battue et entend continuer sa réclamation.

"La Française"

renseigne et défend les femmes

les aide à remplir leurs devoirs

et à obtenir leurs droits

Protection et Défense des Travailleuses

A L'IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

L'Imprimerie Berger-Levrault de Nancy a organisé une caisse de secours pour les femmes en couches, grâce à laquelle les ouvrières peuvent toucher leur salaire entier pendant trois semaines. Cette maison a aussi un système de retraite et de secours au personnel malade.

Une colonie de vacances envoie chaque année 20 enfants du personnel passer un mois dans les Vosges.

Enfin, la maison a installé une ambulance de 30 lits et une caisse de secours pour les familles des ouvriers victimes de la guerre.

Bulletin des Sociétés Féministes

Conseil National des Femmes Françaises

SECTION D'UNITE DE LA MORALE

La Section de l'Unité de la Morale et de la répression de la traite des Femmes s'est réunie chez sa présidente, Mme de Witt-Schlumberger, le mardi 11 décembre 1917.

La séance a été consacrée à une causerie de M. Jaudan, conseiller à la Cour. M. Jaudan nous a donné le résultat de ses expériences lorsqu'il commença à lutter contre l'immoralité, dans les villes où il était procureur de la République, constatant l'indifférence qu'il re ncontra auprès des Pouvoirs publics et de la magistrature.

M. Jaudan ayant pris sur le fait un individu qui vendait des cartes postales obcènes à des lycéens, il lui mit la main au collet, car les agents de service avaient tous pris la fuite. Il ne put obtenir la condamnation de cet homme par la magistrature de la localité, les magistrats déclarant que ces cartes n'étaient pas plus obscènes que certaines œuvres d'art. Il lui fallut aller en appel, où il eut gain de cause.

M. Jaudan avec l'autorité que lui confère son expérience de magistrat parla ensuite, avec indignation, de l'horreur des maisons closes, qui réduisent les femmes à l'esclavage, et qui sont la honte d'une civilisation qui prétend être égalitaire. Ayant reçu une plainte d'une femme retenue dans une de ces maisons, il fit une enquête approfondie, et par la suite, il parvint à faire mettre en liberté une vingtaine de ces malheureuses.

M. Jaudan nous entretint ensuite de l'action nécessaire et bienfaisante de la Ligue « Pour la Vie ». Il soumit un tableau saisissant, qui sera publié en affiche, montrant les départements de la France où les naissances sont en déficit sur les décès de façon inquiétante.

M. Jaudan préconise la nécessité d'une action commune de toutes les Sociétés qui ont pour but de travailler à la régénération morale de la France, par l'unité morale pour les deux sexes, par le relèvement de la natalité, par un retour aux familles nombreuses, selon la propagande faite dans ce sens par la Ligue « Pour la Vie ».

La Ligue « Pour la Vie » se distingue d'autres Sociétés ayant le même but de relèvement de la natalité en ce sens que tout en réclamant le secours des lois protectrices de la famille elle insiste avant tout sur le rôle que joue nécessairement le sens moral et le sentiment du devoir patriotique dans la question de la repopulation.

M. Jaudan a conclu que ces heureux résultats ne pourraient être obtenus que par le concours des femmes, devenu effectif par le bulletin de vote. Seules, les femmes auront le courage de faire faire des lois efficaces pour interdire la traite des femmes, ainsi que tous les autres abus qui laissent la femme dans un état d'infériorité.

M. W.

Guerre à l'Alcool

Adhérez, faites adhérer à *L'Alarme*. Adhésion : à partir de 1 franc par an.

Membres ayant droit au vote : 10 francs (minimum). Membres donateurs : 500 fr. (minimum). Adresser les cotisations en timbres ou mandats au siège social, 45, rue Jacob, Paris. Président: M. JEAN FINOT.

LES LIVRES

L'IMPERIALISME BRITANNIQUE ET LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS, par Jean Carrère.

M. Jean Carrère se trouve être le seul journaliste français qui ait suivi la guerre anglo-boer en 1900-1902, du côté britannique. Il envoyait à divers journaux et revues des articles fort remarqués, mais si déjà la séduction de son style, sa sensibilité frémissante et communicative attiraient à lui la faveur du public français, d'autre part son impartialité, sa sympathie visible et franchement avouée pour les personnalités anglaises qu'il côtoyait, lui valurent à l'époque d'assez vives critiques.

Aujourd'hui que l'on commence enfin à tenir le bon bout du fil dans la découverte de « l'île inconnue », ces pages ne provoquent plus la moindre irritation, et elles sont bien curieuses et attachantes.

Même, et sans renier nos sympathies de jadis, ce qui serait absurde et mériterait le dédain de nos amis d'aujourd'hui, nous sommes plutôt tentés de reprocher à M. Jean Carrère la sévérité de son jugement de l'Angleterre. Dans tous les pays, il existe un nationalisme étroit et exclusif qui veut pour sa patrie la domination sur le monde. C'est la forme la plus enfantine du patriotisme, ce qui n'empêche pas qu'on ait vu au cours de l'histoire des hommes supérieurs, même des hommes de génie, l'adopter et s'en servir. Dans toute nation moderne et civilisée, c'est le parti d'une minorité qui ne devient vraiment dangereuse pour les nations voisines que lorsqu'elle détient un pouvoir autocratique. Mais puissante ou non, cette minorité ne doit pas être confondue avec la nation elle-même. Tout ceci revient à dire que M. Jean Carrère semblait généraliser beaucoup en appelant « impérialisme britanique » la politique de Cecil Rhodes, de Lord Milner et de Joe Chamberlain.

Pourtant avec une étonnante lucidité, il prévoyait que le décaccord qui il y a quinze ans semblait irréparable entre les Anglais et les Boers, et par contre-coup entre les Anglais et nous, disparaîtrait avant longtemps. Il fondait cette prophétie, alors très hardie, sur des faits économiques et sur le caractère libéral de l'Angleterre pour les Boers, et pour nous sur la parenté des intérêts, des goûts et des idées dans deux nations qui ont atteint le même degré supérieur de civilisation.

Il prédisait aussi que toute tentative d'hégémonie mondiale était désormais destinée à échouer : « Un esprit de liberté agite aujourd'hui les races, et je crains fort que les rêveurs d'empire, hommes ou peuples, ne voient se lever contre leurs lents édifices un souffle sans cesse grossissant qu'ils appellent dédaigneusement l'Idéalisme, et qui est la conscience de l'humanité. »

X

Cet idéalisme rapprochait déjà l'élite française de l'élite anglaise, aux pires heures des malentendus: « Et l'élite, écrivait encore M. Carrère, finit toujours par l'emporter, surtout quand elle a la raison pour elle. »

Sauf pour la curiosité de retrouver un état de l'âme nationale d'il y a plus de quinze ans, cette partie politique paraît moins attrayante au lecteur d'aujourd'hui que les relations vivantes, juvéniles, toutes chaudes d'enthousiasme, que M. Carrère envoyait au jour le jour du « front » africain. Paysages graves du veld calme au clair des étoiles, grandes figures d'officiers anglais, de chefs boers à jamais célèbres (et dont les Anglais ont toujours été les premiers à admirer la résistance), récits de batailles, anecdotes savoureuses, tout cela convient à merveille à notre goût le plus récent.

Et, bien que M. Jean Carrère comptât le féminisme au nombre des plaies d'Egypte, les femmes ont un beau rôle dans son livre. Les Anglaises de la haute société avaient tenu à suivre en Afrique leurs maris officiers, et elles se montraient dignes d'eux. M. Carrère admirait particulièrement leur empire sur elles-mêmes, la force qui consiste à ne rien laisser voir de ses émotions, à en dominer toute expression extérieure. Mais cette force, celle des reines, est-elle comme il paraissait le croire, un caractère spécial à la race britannique ? Ne s'acquiert-elle pas plutôt par l'éducation ? On oublie quelquefois chez nous que nous n'avons pas toujours mis les sens et les nerfs « au-dessus de tout » et que nos classiques, même le tendre Racine (voyez Junie, Monique, Andromaque, etc.), nous donnaient des modèles de femmes très vraies, très vivantes, très Françaises malgré leurs noms antiques, et qui savaient discipliner leurs muscles, maîtriser leurs gestes et mesurer leurs paroles.

L'alliance anglo-française aura peut-être, entre autres heureux effets, celui de réveiller le culte de l'énergie morale, qui autrefois fleuronna la couronne des vertus françaises.

Alice Berthet.

LES REVUES, BROCHURES, etc.

Dans le discours qu'il prononça à la distribution des prix du collège de jeunes filles à Rochefort-sur-Mer, **M. le Sénateur Perreau** montrait à ses jeunes auditrices l'exemple de leurs vaillantes mères « femmes sublimes, ouvrières des champs ou de l'usine ou douces infirmières », et les engageait à devenir dignes d'elles. Il les avertissait des nouveaux devoirs de la femme à l'activité de qui toutes les professions masculines vont être désormais forcées de faire appel ; mais il les adjurait de ne point oublier, pour ce rôle social, leurs devoirs dans la famille, qui restent les plus nobles et les plus sacrés.

Dans l'ECOLE ET LA VIE, Mme Hollebecque attire l'attention sur un défaut de l'école au point de vue de la préparation professionnelle. Il est à craindre que les maîtres ne soient pas les meilleurs juges des aptitudes, car pour eux l'élève sage, le candidat bien stylé mais médiocre l'emporte toujours sur l'écolier à intelligence personnelle et libre. De plus, l'école ne doit pas être la maison à tout faire. Aussi Mme Hollebecque préconise-t-elle la création d'**Instituts de pédologie** comme il en existe, nombreux et florissants, en Amérique et d'en d'autres pays, et où des savants qualifiés rédigent la fiche psychologique de l'écolier avant l'apprentissage. A l'aide d'appareils spéciaux, on étudie, on mesure les caractéristiques psycho-physiologiques de l'enfant, attention, rapidité motrice, sang-froid, force musculaire, etc. On peut ensuite l'orienter vers le métier qui convient le mieux à ses aptitudes.

UN CONCOURS LITTERAIRE. — La revue « Les Tablettes » organise un grand concours de prose et de poésie. Sujet imposé : « L'Infirmière ». Les conditions sont envoyées gratuitement sur demande au directeur M. Ph. de Magneux, à Saint-Raphaël (Var).

A. B.

Prière de lire attentivement

Comme chaque année à l'occasion des vacances du jour de l'an, *La Française* ne paraîtra pas le samedi le plus rapproché du 1er Janvier, c'est-à-dire le 29 Décembre.

Notre prochain numéro paraîtra donc seulement le samedi 5 janvier.

COURRIER DES LECTEURS

Mme Marot (Quimper). — Nous publierons les renseignements que vous désirez sur la carrière de dentiste.

Mme Dallet. — « L'Entente Nationale des Œuvres de Recrutement féminin » est formée de « l'Office Central de l'Activité Féminine », 15, rue de l'Arcade et de « l'Enrôlement volontaire des femmes au service de la patrie », rue d'Ulm. Ces œuvres distinctes mais alliées ont en province et à Paris des filiales dont nous donnerons la liste selon votre désir.

Mlle Bureau. — Je m'informe de ce qu'on pourrait faire au sujet de ces cartes postales.

Mme Regina M. (Alger). — Voulez-vous nous récrire votre nom que nous lisons imparfaitement ; s'il s'agit de l'Histoire de la guerre, nous vous enverrons sans frais des brochures pour conférences. Sinon et pour la géographie, la « Ligue de l'Enseignement », 3, rue Récamier vous renseignera sans doute ; « La Française » donne autant qu'elle le peut des indications ménagères. Mais pour un enseignement, méthodique vous serez très bien documentée par les excellents ouvrages de Mme Mole-Weiss, 19, quai Malaquais.

L'auteur à qui vous pourrez écrire directement vous dira lequel de ses livres vous conviendra le mieux.

Mme Dachary. — On nous demande comment on peut se procurer votre rapport sur les institutrices, secrétaires de mairie au congrès de la F. F. du Sud-Ouest, à Bordeaux, nous le publier.

Peut-être si vous en jugez ainsi, pourrions-

Mme Radigue. — Vous pourriez de toute façon écrire à M. Persigout, Talence (Gironde), organisateur du Congrès. Tous les travaux de M. Jean Pain publiés par « La Française » étaient entièrement inédits ; et les ouvrages dont ils étaient détachés n'ont pas encore paru en volumes.

M. de Jaer. — Nous ne sommes pas en relation avec M. Pignolet. Une lettre adressée au Collège de Saint-Germain suivrait sans doute. Excusez-nous d'avoir oublié l'annonce de la Croix-Blanche. En pareil cas, prière d'envoyer toujours l'annonce rédigée et indépendante de la lettre qui la propose.

Chronique des Œuvres et Institutions

SECTION DE MUSIQUE DU LYCEUM

La Section de musique au Lyceum a recommencé ses concerts par une matinée donnée le vendredi 14 décembre devant un brillant auditoire, qui témoigna par son empressement de l'opportunité de cette décision. Et il faut convenir que cet empressement fut largement récompensé par un programme bien composé et d'un intérêt soutenu.

Tout d'abord, il convient de citer deux grandes artistes, Mlles Madeleine Monnier (prix d'excellence du Conservatoire) et Jeanne Zimmermann (1er prix du Conservatoire) auxquelles la salle entière fit fête et dont la virtuosité prodigieuse méritait cette ovation.

Mme Bureau-Berthelot, parfaite interprète du maître P. Vidal, Mlle Suzanne Tourey, pianiste d'une science solide, Mlle Ortiz, dont la voix un peu faible, mais harmonieuse et veloutée, se plaça avantageusement dans une touchante composition de R. de Boisdeffre ; M. Monnet, au bel organe étoffé et vibrant, se succédèrent avec un égal succès.

Deux beaux Noëls dirigés par leurs auteurs : le premier de M. P. Vidal, interprété par la « Chorale Jean Sfordzan » et Mme Bureau-Berthelot, qui sut trouver de rares accents de charme et de tendresse dans « La prière de la Sainte-Vierge » ; le deuxième de M. Alfred Bachelet, avec accompagnement de quatuor à cordes et harpe, nous permet de goûter les belles voix harmonieusement associées de Mmes Frédéric Boyer et Jeanne Pelletier et nous laisse le regret de n'avoir pu entendre davantage Mlles Le Guyader et Lily Laskine.

Remercions MM. Vidal et Bachelet des sentiments pur et réconfortants que leurs œuvres émouvantes nous ont fait éprouver: ces voix de Noël si françaises par leur franchise, leur simplicité, leur jeune enthousiasme, si elles nous ont rappelé, que... là-bas sont muets les carillons de nos Flandre, ont semblé aussi nous promettre que ceux-ci, chanteraient de nouveau pour les petits enfants de retour aux anciens foyers.

Louise Lamarre-Lambert.

MARRAINES ET FILLEULS

Jeune féministe, musicienne de profession correspondrait volontiers avec un militaire cultivé actuellement au front.

Eférire aux bureaux du journal.

Soldat du front, membre de « L'Alarme », désire correspondre avec une marraine s'occupant de propagande antialcoolique. Prière de demander à nos bureaux l'adresse de ce filleul.

Carnet Domestique

LA VALEUR ALIMENTAIRE DU MAIS

Nous avons dit la semaine dernière que les Américains qui récoltent du maïs en grande quantité commencent à l'utiliser largement dans leur alimentation, en remplacement de la farine de froment. On prévoit qu'il serait en France possible de s'approvisionner chez eux de maïs pour parer au déficit de nos approvisionnements en blé déficit qui si on continue à ne point s'en inquiéter se fera sentir durement bientôt. Mais d'autre part certains prétendent que les Français, si on leur offrait des farines ou des semoules de maïs se refuseraient à en user. Nous savons pour notre part que la population d'un certain nombre de départements emploie en temps ordinaire du maïs pour sa consommation. Nous serions heureux que nos lectrices et nos lecteurs nous écrivent leur avis à ce sujet et nous envoient des recettes qu'ils peuvent connaître pour l'emploi culinaire du maïs.

PROMPT DIAGNOSTIC DES MALADIES INFECTIEUSES

Le laboratoire de bactériologie de Paris, 1 bis, rue des Hospitalières, Saint-Gervais (4e), délivre aux docteurs gratuitement sur demande écrite des nécessaires pour la récolte des produits à analyser, dans le cas où une maladie épidémique est suspectée. Les résultats de l'analyse bactériologique sont communiqués environ vingt-quatre heures après le retour au Laboratoire des nécessaires utilisés. On peut avoir une réponse télégraphique en payant 0 fr. 75. Le Laboratoire est ouvert tous les jours de 8 heures du matin à 8 heures du soir, les dimanches et fêtes, de 10 heures à 4 heures.

Un Succès Féminin

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET DES BELLES-LETTRES

Les lauréats du Concours des antiquités nationales ont été proclamés à la séance du 23 novembre dernier.

Voici un extrait du discours du rapporteur publié à l'*Officiel*.

La deuxième médaille a été obtenue par Mme la vicomtesse de Laire d'Espagny pour son livre intitulé : *Les corporations, l'industrie et le commerce à Chartres du du onzième siècle à la Révolution*. Ce livre a été d'abord une thèse présentée à l'école des Chartes, et il a valu à l'auteur, sous son nom de jeune fille, Geneviève Aclocque, qu'elle a tenu à garder en le publiant, le diplôme d'archiviste paléographe, le premier dont son sexe puisse se glorifier. Il est divisé en trois parties : l'une traite du régime corporatif et de l'industrie; l'autre, du commerce; la troisième, des charges fiscales. Le cadre chronologique est immense, et dans le cadre topographique restreint, une infinité de questions se posent : historiques, sociales, économiques, religieuses, et même artistiques, qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et qu'il n'était pas facile de débrouiller. L'auteur s'y est appliquée avec une claire vision de ce que les documents qu'elle a recueillis diligemment permettent de savoir, et sans s'embarrasser des théories à la mode en Allemagne et ailleurs. On ne peut que la louer de cette sage réserve. Elle a le sens des réalités concrètes, et les économistes de nos jours liront avec profit ce qu'elle a écrit sur les corporations, sur le rapport des impôts directs et des impôts indirects, sur les marchés destinés à assurer l'alimentation, etc. Ils la liront même avec plaisir, car elle a longuement médité avant d'écrire, et elle écrit dans une langue sobre, qui ne recherche pas les vains ornements, mais qui sait mettre en relief les idées essentielles. Un appendice particulièrement curieux trouvera plus de lecteurs encore : c'est celui où elle a reconstitué l'iconographie des métiers d'après les vitraux et les sculptures de la cathédrale de Chartres, dont elle a donné des échantillons bien choisis dans quelques planches jointes à son livre. L'ensemble constitue une excellente monographie, et l'on aime à espérer qu'elle servira de modèle à beaucoup de publications analogues, sûres de trouver un accueil empressé, car le sujet traité se recommande plus que jamais à nos méditations.

ECHOS

Le prix des servantes. — Selon la coutume traditionnelle au Berri, la louée des domestiques a eu lieu en novembre. Voici quelques-uns des prix fixés pour huit mois de service

Valets de ferme : 670 à 1.000 francs.
Filles de ferme : 500 à 650 francs.
Petits vachers : 250 à 350 francs.
Petites servantes : 200 à 250 francs.

Il paraît que ces chiffres sont plus élevés que l'an dernier. La différence de salaire suivant le sexe est-elle bien justifiée par une différence équivalente de travail ?

Nos savantes. — L'Académie des Sciences a, en sa séance du 26 novembre a entendu la lecture d'un travail de Mlle Yvonne Delorme sur « La constitution microscopique du squelette des stromatoporidés ».

Voyage autour de Paris. — Un cours public d'étude de Paris, professé par M. Marcel Poëte, directeur de l'Institut d'Histoire de Géographie et d'Economie urbaine s'est ouvert le lundi, 3 décembre, à 4 h. 1/2, 29, rue de Sévigné. Le cours est accompagné de projections et de travaux pratiques portant sur l'étude des villes, l'observation du sol, la lecture des cartes et plans, etc.

PETITES ANNONCES

On demande une personne pouvant repasser à domicile des étoffes (tulle) à repasser. S'adresser au bureau du journal.

Défauts de prononciation (zézaiement, etc.), rapidement corrigés par Mme Gen... lis, professeur spécialiste, officier d'Aca... démie, auteur d'ouvrages adoptés par la Ville de Paris. 28, rue Vauquelin, Paris-V.

A VENDRE

BELLE PROPRIETE de 22.000 m., en face de la gare de Savigny-sur-Orge. Pour prix et renseignements s'adresser à « La Française ».

ON DEMANDE à acheter piano droit. Ecrire à « La Française ».

POULES (alimentation artificielle) ADOLE, 135, rue Barrabel, PARIS NOURRITURE p.poules.chicos.sorex.com

MAISONS RECOMMANDÉES

HORS-D'ŒUVRE

Maison J. PATIN (fondée en 1879), 21, rue des Mathurins (près la rue Tronchet). — Téléph. : Central 47-58.

Produits alimentaires pour Soldats et Prisonniers de Guerre
Cafés — Thé — Maté
Varié de Hors-d'Œuvres
Livraisons Paris.— Expéditions en Province

ALIMENTATION
pour Régime Diététique

FARINEUX, MALTES et DIASTASES
pour Malades, Convalescents, Enfants, Vieillards
PATES ALIMENTAIRES

Maison Bignon-Pariani. — Fondée en 18... 5, rue de l'Arcade, Paris Madeleine
Téléph. : 303-04
Pâtes alimentaires en tous genres
Riz, Semoules, Tapiocas, etc.
Conserves militaires
Colis militaires franco pour le front
Livraison dans tout Paris. — Expéditions en Province. — Envoi franco du catalogue sur demande.

BIÈRES
BIERE FANTA non alcoolique
BIERE spéciale pour nourrices
BIERE de TABLE
rue Guyot (Paris) — Télép. Wag. 13-88

LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine. Il économise temps, peine et argent. Le seul employé par toute ménagère soucieuse de son bien-être. Fournit un délicieux **Potage-Consommé Riche**. Sauce excellente. Donne aux plats un goût exquis.

Il ajoute à n'importe quel légume la valeur nutritive d'un morceau de viande de premier choix, reconstituant très énergique.

Le **BOVRIL** est de la viande et rien que de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 102, rue Réaumur, Paris (2e).

La gérante : Jane MISME

Imprimerie des Arts, 11, rue Molière

ECOLE ROY

rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir, — Envoi du Programme FRANCO
Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE COMPTABILITÉ. COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce, aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie
Cours GRATUITS et cours rétribués. — Cours par Correspondance
PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

Où nous mène le Féminisme ?

(*Suite*)

§ 2. — Les nécessités de la vie pratique sont-elles un obstacle au travail de la femme ?

Mais si la nature ne s'oppose pas au travail de la femme, du moins les nécessités de la vie pratique méritent bien d'entrer en ligne de compte ; or quand l'activité sociale, lit-on dans certains ouvrages « oblige l'épouse à quitter le foyer, l'intérêt primordial, qui est celui des enfants, péréclite. De mère qu'était la femme elle devient pourvoyeuse. Elle n'est même plus nourrice ; elle confie les petits ; elle ignore les plus grands ; elle n'aura plus le loisir des tendresses et des légers soins, elle laissera refroidir le nid dont les oiseaux ont besoin si longtemps avant de voler de leurs ailes. Son mari, en rentrant le soir, ne trouvera pas non plus l'intérieur, c'est-à-dire à la fois le home chaud et confortable de l'Anglais, le foyer du pays de France. Alors il sortira ; il ira chercher au cabaret la détente et le petit luxe vital que ne lui offre point le logis. La femme qui a délaissé sera délaissée à son tour ; la bonne foi d'un départ créera la mauvaise foi de l'autre ; l'alcoolisme pourra venir, puis la démoralisation, puis tout. On avait cru faire un bon calcul en se proposant d'additionner deux salaires, et très souvent, le plus souvent peut-être, on sera dupe ; parce que l'intérêt économique, pour la famille, dépend en grande partie de l'intérêt moral. »

C'est qu'en effet de si doux sentiments s'attachent à l'idée de foyer, qu'il semble que vouloir en faire sortir la femme, c'est prêcher de beaux rêves. Le foyer ! n'est-ce pas les plus délicieux souvenirs qu'évoque ce mot magique ? le sourire de notre mère sur notre berceau et toute notre vie d'enfant ?

« Quoi de plus charmeur pour le mari qui rentre de son travail, le physique et le moral [illegible] riens qui donnent au ménage un air de fête, l'idée complète et délicieuse du nid !

« Quoi de plus émouvant que la vue de ses enfants si gais sous l'œil attentif de la tendresse maternelle, qui devine tous leurs besoins et y pourvoit !

« Quoi de plus réconfortant qu'un couvert bien dressé et ces « petits plats » minutieusement préparés qui flattent délicatement le palais de celui qui est le mari et le père ! »

Même en ne dépassant pas le point de vue pratique, si les deux époux avaient chacun un emploi, qui ferait le ménage, la cuisine et le raccommodage ? Une ménagère en a pour sa matinée à faire les lits, balayer, secouer les tapis, frotter les meubles, aller aux provisions et préparer les repas. Elle n'a pas trop non plus de tout l'après-midi pour se livrer à la couture et faire les achats nécessaires à l'entretien de la maison. Si donc elle passait la journée à travailler au dehors, l'intérieur serait comme une écurie, les enfants mal tenus, la nourriture prise à la hâte, mal préparée et nuisible à la santé, l'impossibilité de raccommoder le linge occasionnerait des dépenses, l'entretien d'une bonne serait également dispendieux, bref l'accession de la femme à la vie publique ferait péréclite la famille : malpropreté et gaspillage, telle serait le résultat d'une pareille organisation.

Nous ne défendrons pas le travail de la femme en alléguant, selon l'habitude commune, qu'il est pratiquement indispensable, de par les nécessités économiques actuelles ; car si nous ne réussissions pas à démontrer que le nouvel état de chose est préférable à l'ancien, comme conforme aux lois de l'évolution vers la plus grande unité du peuple, il faudrait, sans doute, écouter quand même nos revendications, mais à regret peut-être, et le féminisme, au lieu d'être une doctrine de progrès, n'aurait qu'une valeur négative et ne devrait plus être accepté que comme un pis-aller, comme un remède au mal incurable du travail de la femme, contre lequel il faudrait lutter à tout prix.

[illegible]

[illegible] cédé contradictoire, qui consiste à vanter les avantages qu'apporterait dans notre société la vie professionnelle de la femme et à réfuter les objections qu'on pourrait y opposer. Car, en plaidant ainsi le pour et le contre, partisans et adversaires se fondent sur un même principe essentiellement faux. Les uns et les autres partent d'une conception du bonheur qu'ils ont dans l'esprit et prétendent y conformer l'évolution, alors qu'il faut au contraire retourner la méthode, c'est-à-dire pour le cas qui nous occupe, examiner si les lois des peuples ne poseraient pas comme condition vitale du développement des nations l'obligation non pas économique, mais sociale du travail professionnel de la femme, pour tâcher ensuite d'y adapter, autant que possible, nos nécessités d'existence.

Que dirait-on d'un savant, qui au lieu de chercher à utiliser au profit de l'humanité les propriétés physico-chimiques de la matière, voudraient en changer la nature, parce qu'il trouverait plus avantageux par exemple que les lois de la pesanteur ou de l'affinité des corps fussent autres qu'elles ne sont. Nous dirions de lui qu'il se comporte comme l'adversaire du féminisme, qui ignore aussi que les phénomènes moraux sont soumis à des lois irréfragables, et que l'un et l'autre raisonnent à la manière du pustre de la fable qui trouvait la citrouille trop grosse et le gland trop petit, jusqu'au moment où celui-ci lui est tombé sur le nez.

Le défaut de cette méthode est d'être purement individualiste. En effet il se peut que la majorité des femmes puissent retirer des avantages personnels à rester chez elles ; il se peut même que ces avantages s'accordent avec les intérêts bien compris du mari et des enfants. Mais, dans ces considérations, que fait-on du devoir social ? Lorsqu'un père est appelé sous les drapeaux pour courir au devant de l'envahisseur, va-t-il objecter que son départ peut amener comme conséquence la ruine matérielle et morale de sa famille ? L'intérêt social passe avant l'intérêt privé. Si les sociétés ont besoin du travail professionnel de la femme pour s'organiser dans de meilleures conditions, [illegible] venir de l'humanité, l'accord des exigences de la vie pratique avec cette obligation est une affaire de mise au point, sans doute d'une importance capitale, mais qui en aucun cas ne doit être considérée comme un obstacle quelconque aux aspirations fondamentales de la conscience moderne.

Oui, il y a des difficultés terribles dans l'accession de la femme aux fonctions économiques ; pourquoi essayer de les pallier ou refuser de les voir, comme on a coutume de le faire ? mais les sociétés ne se développent pas d'après les avantages que les particuliers peuvent retirer de telle ou telle condition d'existence. Quand un réforme tient aux sources mêmes où s'alimente la vie des peuples, ce qui constitue le bien, ce n'est pas l'absence de désharmonies matérielles ou morales, conséquences naturelles et jamais irrémédiables de toute transformation, c'est avant tout la poursuite du but sacré vers lequel tendent les énergies nationales.

Si donc nous réussissons à démontrer que c'est par l'activité professionnelle de tous les citoyens, sans distinction de sexes, que les sociétés arriveront à réaliser l'unité d'action qui est leur raison d'existence, c'est-à-dire si nous fondons cette réforme de la vie féminine sur une loi nécessaire du développement des peuples, toute objection d'ordre pratique tombera d'elle-même.

§ 3. — Le travail professionnel comme instrument d'unification sociale

Et d'abord, plus que tout autre genre d'activité, le travail professionnel met l'individu en rapport direct et constant avec la vie de sa patrie.

En effet, le producteur ne se suffit pas à lui tout seul : au rebours des familles, qui s'ignorent à peu près totalement les unes les autres et mènent chacune leur existence particulière sans souci de leurs voisines : le commerçant, le manufacturier, le banquier, le professeur, le journaliste doivent non seulement prendre connaissance des modes d'action de leurs corporations respectives, mais souvent même ils ont besoin, pour se compléter, du secours d'[illegible] usine par exemple se trouve sans cesse en rapport pour ses fournitures de matières premières et d'outils avec un nombre de maisons qui s'accroît progressivement, à mesure que la fabrication des produits devient de plus en plus compliquée ; elle se trouve également en rapport avec une clientèle qui, grâce au développement des moyens de transport, arrive à s'étendre sur tous les pays du monde.

Ainsi les diverses branches de l'activité professionnelle deviennent tellement solidaires les unes des autres que le moindre événement heureux ou malheureux qui survient à l'une d'elles a sa répercussion sur la masse entière des travailleurs. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis la crise de 1917, qui a provoqué la mévente et la faillite dans les commerces les plus divers, qui est allée jusqu'à la suspension des paiements de la Banque et au cours forcé des billets tirait son origine d'une surproduction partielle de la seule industrie cuprifère. Dans la vie économique, quand un producteur manque, tous viennent à manquer. Comment dans ces conditions-là ne seraient-ils par portés à s'intéresser mutuellement à l'activité de chacun d'entre eux en particulier et à diriger des regards anxieux sur les nuages qui s'ammoncellent au-dessus d'une corporation, quelque spécialisée qu'elle soit. De là ces tendances si propices à la formation de l'unité nationale, qui portent les éléments d'un même pays à s'associer pour résister avec plus de fermeté aux obstacles de toute nature : aux immixtions de l'étranger comme aux désordres intestins. Les travailleurs se constituent en syndicats, chargés de défendre leurs intérêts et de se prêter assistance au lieu de se faire la guerre ; les industriels, pour remédier à la désorganisation qui résulte du système incohérent de la libre concurrence tâchent par la création du cartel ou du trust d'orienter dans une même direction leurs forces jusqu'alors réciproquement destructives. Et sans doute si une solidarité fondée sur la sympathie ne suffit pas spontanément du seul fait de cette marche progressive vers l'association, condition indispensable pour assurer l'unification sociale ; c'est-à-dire, si des raisons d'intérêts ou de sourdes rivalités restent trop sou... à la base de ces groupements, du moins constituent-ils pas le terrain le plus fa... le seul même qu'on puisse rêver. Il... qu'encore en friche, pour préparer à la g... nération future la possibilité d'unir... tous les membres d'un même peuple.

Car la profession a les deux grands mérites de donner à l'individu à la fois un appui et une direction, de sorte qu'il ne sent jamais abandonné ni livré à ses propres caprices, mais au contraire fortement attaché à la collectivité. En effet, nombreux sont les tendances à se prêter assistance mutuelle parmi les groupements corporatifs : caisses de secours, retraites, [illegible] fondations, coopératives sont autant d'initiatives propres à développer la sympathie et l'union entre les hommes ; d'autre part le contrôle perpétuel qu'exerce l'association professionnelle, en faisant de la production une œuvre organisée et obligatoire, [illegible] les inconvénients des occupations désintéressées qui livrent le travailleur à [illegible] les défaillantes de sa nature, faute d'une puissance dominatrice, et risquant de [illegible] piller ses forces en pure perte. [illegible] qu'elles sont déterminées plus par le [illegible] individuel que par les nécessités sociales.

Voilà pourquoi l'activité professionnelle de nos jours, malgré ses lacunes ; ses désordres et l'égoïsme qui préside encore à son organisation est un acheminement vers l'unification nationale. Et c'est ce que la plupart des doctrinaires de rénovation sociale ont compris, puisqu'ils applaudissent à la formation de ces vastes entreprises capitalistes, qui semblent pourtant en contradiction formelle avec leurs principes, puisqu'elles portent atteinte à la liberté du travail en étant à l'industriel privé le droit de vivre et qu'elles entassent pêle-mêle dans leurs ateliers d'innombrables ouvriers [illegible] méliques : c'est qu'on peut voir dans ces organisations imparfaites et funestes à [illegible] me, un moyen de mettre les travailleurs en contact, pour réduire leurs tendances particularistes, et une ébauche de société [illegible] pable d'être utilisée plus tard dans l'intérêt général.

(*A suivre*).